

Libretto

ROBERT IRWIN

NOCTURNE
ORIENTAL

roman

Traduit de l'anglais par
FRANÇOIS ROSSO

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS
DE DANIEL ARSAND

Titre original:
The Arabian Nightmare

© Robert Irwin, 1983, 1987.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

ISBN: 978-2-36914-034-4

Né en 1946, Robert Irwin est historien, spécialiste du monde arabe, professeur à l'université de Londres et responsable du secteur «Moyen-Orient» au *Times Literary Supplement*. Il a également enseigné l'histoire de l'Islam à Oxford et à Cambridge, écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire du monde arabe, notamment sur *Les Mille et Une Nuits*, et publié plusieurs romans.

À Helen

- *Les rêves viennent de la nuit.*
- *Où vont-ils ?*
- *Partout.*
- *Avec quoi rêves-tu ?*
- *Avec la bouche.*
- *Où est le rêve ?*
- *Dans la nuit.*

Interview d'un enfant de 7 ans
par Jean Piaget dans *La Représentation
du monde chez l'enfant*, 1926.

L'ARRIVÉE AU CAIRE

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Bien que la lecture soit un art assez peu prisé dans la partie du monde où j'ai vu le jour et où je vis, si ce n'est par quelques rares lettrés, je dois vous confier que pour ma part je m'y adonne avec passion, et que j'aime tout particulièrement lire lorsque je suis couché. J'ai découvert que rien ne me procurait un plaisir plus grand que d'être étendu, confortablement appuyé à des coussins, un livre posé contre mes genoux relevés, attendant cet instant où mes paupières s'alourdissent petit à petit, où je me sens dériver vers le sommeil, y glisser imperceptiblement, tellement imperceptiblement que le lendemain matin, au réveil, il m'est presque impossible de distinguer dans mon souvenir la frontière ténue entre la fin de ma lecture et le commencement de mes propres rêves. Et pour aboutir à cette délicieuse incertitude, ai-je constaté, rien n'égale un récit auquel se mêlent, justement, des évocations qui font rêver, celles de pays lointains et fabuleux, de peuples inconnus, de coutumes mystérieuses...

Longtemps aussi, j'ai caressé dans mon esprit l'idée de rédiger un guide de ma cité, mais un guide qui aurait quelque chose de romanesque : un guide en forme de roman, en somme – ou devrais-je plutôt dire un roman en forme de guide ? Un ouvrage, en tout cas, destiné à être lu au lit. Et je me suis maintenant décidé : car ce sera, je crois, une exaltante aventure que d'écrire un livre où ce seront les éléments mêmes de l'histoire et ses rebondissements qui entraîneront les héros, bons ou méchants, dans l'un

puis l'autre de ces lieux et de ces sites que j'aurai justement choisi au préalable de faire visiter par l'imagination à mon lecteur ! Une entreprise difficile, à n'en pas douter, mais dont j'espère venir à bout. Je ne me couche plus de bonne heure, et, lorsque vient le moment de souffler ma chandelle, alors toutes sortes de frayeurs irraisonnées m'assaillent et m'empêchent de trouver le sommeil. Pourtant, même ainsi, quand je suis étendu sur ma couche, seul dans la froideur de la nuit, mon esprit voit peu à peu se dessiner plus clairement la forme que devra prendre mon récit.

La cité d'Alexandrie est relativement bien connue des voyageurs et des lecteurs occidentaux. Mais celle du Caire est très différente et, pour s'y reconnaître, l'étranger a plus qu'en toute autre ville besoin d'un guide auquel il puisse se fier. Il n'est point au monde, je crois, de ville à ce point ambiguë, trompeuse. Certes, l'œil y repère sans peine les monuments les plus connus ; mais la cité recèle bien d'autres charmes plus intenses encore, en cela qu'ils sont cachés, étranges – et non sans danger. Ces étonnants mystères cairotés, on peut m'en croire, sont infiniment difficiles à découvrir, et les habitants ne seront d'aucune aide au visiteur. Le plus souvent, ils l'accueilleront avec un chaleureux sourire, mais il n'en doit pas moins prendre garde, car ce sont tous des menteurs et des charlatans qui n'hésiteront pas à se jouer traîtreusement de lui et à le voler jusqu'au dernier sou s'ils le peuvent ! C'est pour toutes ces raisons que j'espère, grâce à mon guide, pouvoir être de quelque utilité.

Sachez d'emblée que j'ai fait le projet de montrer non seulement comment la cité apparaît en plein jour, mais aussi quel aspect est le sien après la tombée de la nuit ; quel aspect est le sien, surtout, quand elle est partie intégrante des aspirations, des espérances, des rêves de ceux qui l'habitent. Car si je négligeais cet autre Caire, Le Caire du monde des rêves, il me semble que mon guide ne serait que lettre morte.

Il devrait faire bien chaud, à l'heure qu'il est. Et pourtant, comme j'ai froid...

18 JUIN 1486

« Le Caire! »

Le drogman pointa brusquement le doigt en avant avec une évidente fierté. Pourtant, il y avait déjà plus d'une heure qu'on pouvait distinguer la ville au loin. Il y avait plus d'une heure, aussi, que de chaque côté de la large route sableuse se dressaient des tentes de Bédouins et de Turcomans, dans un alignement sans fin, interrompu seulement de temps à autre par les étals colorés des marchands ambulants. Sous peu, ils traverseraient le faubourg de Boulaq et entreraient dans la ville par la porte d'al-Kantara.

Moins d'une demi-heure plus tard, en effet, ils se trouvaient devant la fameuse porte que tous les voyageurs occidentaux connaissaient au moins de nom. C'était une massive construction crénelée et percée de meurtrières. Bien qu'elle fût censée empêcher les envahisseurs de pénétrer dans l'enceinte du Caire, il était difficile d'y voir autre chose qu'un ouvrage défensif parfaitement illusoire, tout au plus symbolique, car à la vérité elle ne défendait rien du tout. Ses contreforts délabrés étaient quasi dissimulés par un entassement invraisemblable de masures misérables et d'échoppes de fortune auxquelles ils servaient d'appui, et elle semblait près de s'effondrer. Derrière elle, on voyait une forêt de minarets, de coupoles et de tours carrées.

« Le Caire! Le Caire, autrement dit Babylone, la Grande Prostituée, la ville aux cent portes par lesquelles les armées mahométanes s'élancent vers les terres chrétiennes pour y porter le carnage et la pestilence! C'est là que le pape noir des Sarrasins, au milieu de sa cour, ourdit ses infâmes complots afin de parvenir à la destruction de la chrétienté, c'est de là qu'il dirige son armée d'assassins, d'hérétiques et

d’empoisonneurs qu’il exhorte à nous anéantir. Jérusalem, Saint-Jean-d’Acre, Famagouste ! Combien sont-elles, ces cités tombées aux mains de sa soldatesque ? Et combien d’autres tomberont si vous ne vous hâtez d’accomplir votre mission sacrée ? Combien sont désormais captifs en Égypte qui, tels jadis les enfants d’Israël, peinent sous le joug de Pharaon ? Le Caire, cité du Mal, qui s’est livrée au pouvoir du Démon, puissante de la puissance de Satan lui-même, car nombreux sont ceux qui, entrés un jour en terre d’Égypte, n’en sont jamais revenus ! Soldats du Christ, voici qu’aujourd’hui l’Église de Notre-Seigneur vous appelle... »

Balian se remémorait le sermon enflammé de Fra Girolamo, qu’il avait entendu prêcher la croisade à Ferrare trois ans plus tôt. Le Caire, pourtant, semblait tout à fait accueillant et paisible, sans aucun rapport en tout cas avec la Cité Écarlate décrite par tant de traités théologiques et d’homélie. La ville donnait le sentiment de se chauffer tranquillement au soleil doré de cette fin d’après-midi.

Le drogman, faisant prendre le galop à son cheval, était parti devant pour négocier avec les gardes postés près de la porte le montant de l’inévitable péage. Plus tard dans la soirée, cette taxe serait divisée équitablement entre les différents membres du groupe. C’était moins pour qu’il leur servît de guide que ceux-ci l’avaient engagé lors de l’étape à Alexandrie – car on ne risquait guère de s’égarer sur la route d’Alexandrie au Caire – que pour lui faire marchander efficacement en leur nom les prix de la nourriture, de l’hôtellerie ou de ce qui en tenait lieu, et surtout des péages qui se succédaient au cours du voyage avec une fréquence exaspérante. La plupart ne disposaient que de quelques rudiments d’arabe, et certains n’en connaissaient pas le premier mot. Ils s’étaient regroupés par hasard, parce que ensemble il était plus facile de se défendre contre les attaques des brigands et les exactions des officiers mamelouks (ils

avaient d'ailleurs pu constater le peu de différence entre les deux). C'était donc par crainte qu'ils ne s'étaient pas dispersés en chemin depuis trois jours qu'ils avaient quitté Alexandrie, mais ils se rendaient au Caire pour des raisons très variées. Parmi eux, un contingent d'une douzaine de marchands vénitiens résidant temporairement à Alexandrie et à l'évidence connaissant bien la route. De Venise encore, un peintre envoyé par le sénat de la Sérénissime (lequel était désireux de s'assurer les bonnes grâces du sultan) et chargé de passer l'été à peindre les concubines du harem royal. Un ingénieur allemand spécialiste de l'irrigation et des installations portuaires qui cherchait un emploi lucratif auprès de la cour d'Égypte ou de l'un ou l'autre des princes musulmans. Outre Balian, un autre Anglais était du voyage : il avait dit s'appeler Michael Vane, mais sans rien révéler de plus sur son compte. Deux marchands arméniens, une délégation de Turcs d'Anatolie, un prêtre syrien et une vingtaine de Français et d'Italiens, en pèlerinage comme Balian lui-même, complétaient le groupe.

Balian se demandait si Vane était un pèlerin comme lui. Perdu dans ses pensées, il franchit la porte et faillit ne pas remarquer les soldats mamelouks qui surveillaient l'entrée des étrangers. Ils n'étaient qu'une trentaine, mais beaucoup mieux équipés et plus disciplinés que ceux qu'il avait vus jusqu'à présent. À peine eut-il fait quelques pas qu'il se retrouva brutalement dans une atmosphère confinée, sombre et puante. Mais il n'en éprouva aucun déplaisir : cela lui rappelait Norwich, sa ville natale, avec son dédale de ruelles obscures où flottaient des odeurs si fortes qu'elles piquaient parfois la gorge. Les chevaux avançaient lentement dans l'air lourd et chargé de relents d'urine et de paille pourrie auxquels se mêlaient les riches parfums des épices. Des marchands, assis sur de larges pierres plates devant leurs échoppes au fond desquelles on apercevait en

piles diverses denrées d'aspect bizarre, regardaient passer, silencieux et le visage fermé, la caravane des infidèles. Les maisons étaient généralement très hautes, et les étages supérieurs soutenus par des corbeaux et des consoles de pierre surplombaient les boutiques et les étals; et les balcons de bois en suspens, certains très larges et fermés par une cloison à claire-voie, semblaient précaires. De chaque côté de la rue, d'un balcon à l'autre, il aurait été facile de se toucher, si bien que le soleil, pourtant éclatant à l'extérieur du mur d'enceinte, était ici presque totalement éclipsé. Les sabots des chevaux s'enfonçaient dans le sol boueux et jonché de détritrus. Des lanternes turques, des sacs de mousseline au contenu mystérieux et de grands talismans de bronze se balançaient au-dessus des têtes. Partout, cloués sur les bâtiments ou suspendus à des cordelettes tendues entre eux, on apercevait des mains de fatma (un œil inquiétant au centre d'une paume), des carrés magiques et des sceaux-de-Salomon. Du sommet des édifices parvenaient derrière les minces treillages défendant balcons et fenêtres les cris aigus des femmes qui se moquaient des voyageurs francs, et la rue elle-même était envahie de gamins qui bouscullaient le convoi et faisaient des mimiques incompréhensibles. Les chrétiens se frayèrent un chemin, non sans précaution. Ils n'oubliaient pas que leur statut dans cette ville était celui de suppliants et que leur présence n'y était que tolérée.

La tension parmi les membres du groupe se relâcha perceptiblement lorsqu'ils pénétrèrent dans le caravansérail. Celui-ci était déjà aux trois quarts occupé par des étrangers, des flacons de vin étaient en évidence au milieu des cours et sur des tables improvisées, et sous l'une des arcades supérieures deux franciscains avaient installé une chapelle en plein air. On déchargea bruyamment les chevaux et les mules, on déclara les marchandises aux agents du Mouhtasib et l'on se disputa les meilleures places sous les arcades.

Balian choisit la sienne dans un coin relativement calme, sous l'une des arcades inférieures, non loin de l'espace que s'étaient réservé les marchands vénitiens. Il déroula sa couverture, s'étendit et sombra aussitôt dans le sommeil.

Quand il s'éveilla, il faisait nuit noire, mais l'animation dans la cour principale du caravansérail était toujours aussi grande. La plupart des Vénitiens y étaient rassemblés, visiblement en grande discussion avec le Mouhtasib et lui tenant des propos plutôt vifs. Celui-ci toutefois, flanqué de deux Turcs qui brandissaient des lanternes au bout de longues perches, restait impassible. Des esclaves noirs chancelaient sous le poids d'énormes malles qui contenaient les marchandises sur lesquelles portait le différend. Un peu plus loin, un groupe d'hommes s'efforçait en vain de persuader un chameau de sortir du caravansérail par la porte qu'il avait empruntée pour entrer. Au centre de la cour, on avait mis à rôtir un mouton sur une broche. Un des franciscains était étendu face contre terre, les bras en croix devant l'autel, tandis que l'autre s'entretenait avec quelques-uns des compagnons pèlerins de Balian. Quand celui-ci se leva, ils l'aperçurent et lui firent signe de les rejoindre. Il s'approcha d'eux, sentant que la tête lui tournait un peu, sans doute à cause de la lourde chaleur nocturne et de la fatigue accumulée au cours de tous ces jours et toutes ces nuits de voyage.

– Les nouvelles ne sont pas bonnes.

Plusieurs des pèlerins avaient parlé en même temps, et ces mots étaient parvenus à la fois en français et en italien. Il choisit d'écouter les explications d'un des Français.

– C'est le frère qui vient de nous les annoncer. Il n'y aura pas moyen d'obtenir de laissez-passer demain. Les bureaux du Daouadar seront fermés, et il sera impossible d'être reçu en audience par aucun des officiers du sultan. Le gouvernement a décrété trois jours fériés pour fêter la circoncision

du petit-fils du sultan, qui aura lieu vendredi au cours d'une grande cérémonie politique à l'Hippodrome. Et ce n'est pas tout : la taxe pour obtenir un laissez-passer vient d'être considérablement augmentée, et le bruit circule que la route du mont Sinaï est devenue extrêmement dangereuse.

Le frère prit la parole à son tour :

– Récemment, même le très saint monastère qui abrite les restes de sainte Catherine a été menacé non seulement de déprédations par les caravanes de Bédouins, mais aussi par les soldats du sultan. Les mamelouks prétendent que les pèlerins ne rapportent pas assez d'argent au royaume.

Balian eut quelque mal à dissimuler qu'en réalité ces nouvelles lui agréaient plutôt. Un retard de quelques jours, une halte forcée au Caire arrangeaient bien ses affaires. Car ce n'était pas seulement en tant que pèlerin qu'il avait effectué le voyage jusqu'en Égypte : il s'y trouvait sous une double identité, en quelque sorte, ce qu'en son for intérieur il ne pouvait s'empêcher de trouver très excitant. Depuis qu'il avait fait le vœu d'aller prier au sanctuaire de Sainte-Catherine et de se rendre ensuite en Terre sainte (il y avait plus d'un an de cela, alors qu'il se trouvait en Angleterre), il s'était vu confier une importante mission par des émissaires du roi de France. Tout en accomplissant son pèlerinage, il devait aussi jouer un rôle d'espion et observer pour le compte du Roi Très Chrétien la puissance des fortifications égyptiennes, estimer les effectifs et la qualité d'organisation de l'armée des mamelouks et recueillir tous renseignements utiles dans l'éventualité d'une nouvelle croisade. On avait beaucoup de mal en Occident à démêler ce qui se passait réellement dans les royaumes du Levant. Le bruit courait ainsi depuis quelque temps que le gouvernement mamelouk, inquiet de la puissance grandissante des Turcs ottomans, s'apprêtait à lancer contre eux une offensive militaire de grande envergure en Syrie. À l'opposé, d'autres

sources affirmaient, de manière non moins catégorique, que ce gouvernement terriblement affaibli était sur le point d'être renversé : au Caire, un important complot se tramait et le sultan Qaitbay lui-même risquait d'être déposé. Balian devait découvrir, autant que faire se pouvait, quelle part de vérité et quelle part de fantaisie ces bruits contradictoires recouvraient. Les rois chrétiens étaient souvent intrigués, voire alarmés par les rumeurs qui leur parvenaient d'Orient. La tâche confiée à Balian – qui ne disposait pas de directives précises – était en somme bien vague, mais sa détermination n'en était que plus grande.

« Je ne retournerai pas en terre chrétienne avant d'avoir traversé ce mur de faux-semblants et de confusion et d'être parvenu à la vérité », s'était-il répété à maintes reprises tout au long du voyage. Et pendant la traversée, son imagination s'était figuré des scènes de poursuite à travers des égouts et des souterrains, des portes dérobées qui s'ouvraient sur des labyrinthes de couloirs conduisant à des salles mal éclairées où étaient réunis de dangereux conspirateurs, des bougies empoisonnées d'où s'exhalaient des fumées mortelles, des mouchoirs délicieusement embaumés dont le parfum était en réalité un mystérieux signal... Il s'était vu au centre d'une immense toile d'araignée d'intrigues inextricables ourdies par des conjurés rivaux.

À regret, il redescendit sur terre et prêta de nouveau attention aux paroles du frère. Celui-ci était en train d'expliquer que le lendemain commenceraient les festivités décidées à l'occasion de la circoncision royale. Demain, à l'Hippodrome, l'élite des régiments mamelouks paraderait devant le sultan et le peuple cairote assemblé. Il y aurait des démonstrations de manœuvres collectives et aussi de combats singuliers. Balian songea qu'il en profiterait pour se faire une idée plus précise de la valeur guerrière de ces régiments d'esclaves à leur meilleur, et qu'il pourrait par la

suite juger l'efficacité des soldats mahométans à l'aune de ce qu'il aurait pu observer au cours de ces exhibitions.

Le reste de la compagnie était fort loin d'accueillir les nouvelles avec autant de satisfaction que Balian : tout le monde gesticulait furieusement, crachait par terre, poussait des jurons. Dans cette colère générale, le frère vit une excellente occasion d'improviser un sermon sur les multiples obstacles, visibles et invisibles, que tout pèlerin allait rencontrer sur son chemin et de la fermeté d'âme dont il lui faudrait en permanence faire preuve. Il interrompit à plusieurs reprises ces généralités sur le thème du voyage terrestre vers le monde céleste par des dénonciations virulentes des pratiques obscènes telles que le tatouage et la circoncision, terribles menaces pour la vie éternelle de l'âme. Balian l'écouta un moment, très intéressé de l'entendre développer la position de l'Église à l'égard des différentes formes d'automutilation, puis, lassé de tout ce bruit, s'éloigna pour regagner le coin d'arcade où il avait installé sa couche. Les Vénitiens, eux aussi, qui à force d'obstination avaient réussi à faire céder le Mouhtasib, se rassemblaient pour dormir.

Quand Balian s'éveilla le lendemain, la matinée était déjà bien avancée et le soleil avait dissipé l'ombre qui régnait sous les arcades. Il resta malgré tout étendu un moment, tâchant de se rappeler un rêve qui, pensait-il, devait être prémonitoire, et écoutant les divers bruits qui lui parvenaient. Dans toute la ville résonnaient les cris des muezzins – une mélodie nasillarda et disharmonieuse – qui appelaient à la prière du *zühr*. Des Vénitiens, non loin de lui, jouaient bruyamment au tarot. Mais à part eux, le caravansérail était presque vide. À l'autre bout de l'arcade, Vane assis en tailleur sur une natte tressée regardait la cour d'un air impassible. Qu'y avait-il derrière cet air absent ? se demanda Balian.

Mécontent à la pensée d'être resté si longtemps endormi, il se leva et se hâta de quitter le caravansérail, dans

l'intention de trouver une taverne pour manger quelque chose. En franchissant la porte il songea, non sans quelque agacement, qu'à l'extérieur du caravansérail il ne trouverait vraisemblablement pas de vin pour arroser sa collation.

Il s'arrêta, indécis, dans un rayon de soleil brûlant qui s'était faufilé à travers la forêt de colonnes torsadées et éclairait la cour principale qu'il venait de traverser. Face à lui s'étendait la grande colonnade de la mosquée d'Ezbek. Sa riche et dense décoration en stalactites de marbre et de stuc, prolongée par les branches des arbres qui se déployaient au-dessus de sa tête comme de grandes mains jointes aux longs doigts écartés, lui donna, en dépit de cet unique rayon de soleil posé sur lui, la sensation de se trouver dans un monde souterrain, énigmatique et cristallin, où erraient des vols de pigeons et de papillons. Par dizaines, des Cairotes en haillons se pressaient vers les bassins et les fontaines d'eau vive de la colonnade. Ils retroussaient leurs manches et rejetaient en arrière leurs cheveux avant de se pencher et de procéder aux ablutions rituelles. Bientôt, ils furent rejoints par les marchands qui avaient momentanément fermé leurs échoppes et s'acheminaient eux aussi vers la mosquée pour la prière de midi.

Non loin de là, Balian aperçut un ours un peu pelé, auquel personne apparemment ne prêtait attention. L'ours s'éloigna d'un pas lent et lourd, et les yeux de Balian, qui le suivaient machinalement, s'arrêtèrent sur une boutique restée ouverte. On la distinguait mal, car elle se trouvait au coin d'une rue ombreuse, mais Balian n'en reconnut pas moins, assis sur le seuil en compagnie de quelques Turcs, le peintre vénitien envoyé par la République pour peindre les femmes du harem royal. Il se rappela son nom : Giancristoforo Doria. Pour l'instant, Giancristoforo semblait très absorbé par la lecture d'un livre ouvert devant lui. Il leva toutefois les yeux et, apercevant Balian, lui fit

amicalement signe de le rejoindre. Celui-ci s'approcha, et vit que la petite boutique était en réalité un débit de boissons, plus exactement d'une seule boisson : une sorte de brouet noir et très chaud, servi dans de petits bols de porcelaine. Le Vénitien lui en offrit un, et mit également dans la main de Balian quelques tranches de pain sec. Ils observèrent les derniers retardataires qui se glissaient discrètement à l'intérieur de la mosquée. Giancristoforo, qui n'avait pas encore prononcé un mot, dit tout à coup en désignant du doigt le petit bol de breuvage noirâtre que Balian avait dans la main :

– On appelle ça du *kahwah*. Les ermites mahométans et tous les hommes pieux de ce pays en boivent beaucoup, car ils disent que cela les tient éveillés et qu'ils peuvent ainsi rester en prière plus longtemps. Mais les gens ordinaires en boivent aussi. Si on arrive à s'y habituer, on finit par trouver ça meilleur que l'eau.

Giancristoforo, pour sa part, y était habitué, car il avait séjourné en Turquie en compagnie d'un autre peintre quelques années plus tôt. On leur avait confié une mission similaire à celle qui justifiait aujourd'hui sa présence au Caire. Une mission détestable, ajouta-t-il, qui lui apparaissait au mieux comme mortellement ennuyeuse, au pire comme franchement dégradante. Aussi bien en Égypte qu'en Turquie, tout, absolument tout lui répugnait, qu'il s'agît du caractère des habitants, de leurs mœurs, des vêtements qu'ils portaient, de la nourriture qu'ils mangeaient, ou de la religion qui était la leur.

– Ces maudits pays sarrasins ne m'inspirent que de la haine et du dégoût, affirma-t-il d'un ton définitif. C'est le monde de la fausseté et de la supercherie, où tous les regards fuient le vôtre, où toutes les paumes se tendent pour être graissées. On a beau y proposer aux étrangers des plaisirs à foison, pour qu'ils croient qu'on ne songe qu'à leur faire bon accueil, ce n'est qu'un moyen de mieux les

abuser, de mieux les prendre au piège, car ici tout finit par se payer, et très cher, vous pouvez m'en croire ! Les gens ont l'esprit retors et ne pensent qu'à vous dépouiller. Il n'y a qu'une façon de se protéger de leurs ruses : apprendre l'arabe, d'abord, ensuite être en permanence sur ses gardes ! Aussitôt que vous cessez de vous méfier, vous êtes assuré d'être volé comme dans un bois.

– Mais ce n'est pas la première fois que je voyage à l'étranger ! Je suis déjà allé en France, en Italie, en Allemagne...

– Peut-être, mais chez les Arabes tout est différent ! Les naïfs et les imprudents s'exposent à toutes les tromperies et à toutes les impostures imaginables, et même à d'autres qu'on n'imaginerait jamais ! Tenez, laissez-moi vous raconter une petite histoire, à titre d'exemple. Vous vous rappelez le jour où nous avons débarqué ?

Assurément, Balian se le rappelait très bien. Il revit en pensée les vieillards accroupis sur la plage, égrenant leurs rosaires entre leurs doigts ; le vent qui s'était levé soudain, leur jetant au visage des nuages de poussière, si puissant que les troncs des palmiers s'étaient presque courbés en deux ; le rivage à perte de vue...

– Eh bien, cet après-midi-là, j'ai décidé de faire une grande promenade le long de la plage, tout seul, en direction des marécages de Maréotis, à l'ouest. Après quelques heures de marche, j'ai aperçu un homme et un jeune garçon assis au pied d'une dune. Ils m'ont barré la route et m'ont réclamé de l'argent. Ils se tordaient en se tenant le ventre à deux mains et creusaient leurs joues pour m'apitoyer. Les mendiants sont une véritable plaie dans ce pays, il y en a absolument partout. J'ai refusé de leur donner quoi que ce soit, et j'allais poursuivre mon chemin lorsque l'homme m'a de nouveau barré la route, s'est agrippé à ma manche et m'a dit qu'il était tellement affamé qu'il était capable de

tuer son propre fils sous mes yeux à condition que je lui donne deux dinars. Naturellement, je lui ai ri au nez, mais il m'a affirmé qu'il parlait sérieusement. Il m'a obligé à m'asseoir sur le sable devant lui et a tiré d'un balluchon un pot de terre qui contenait de la cendre, une longue corde enroulée et une flûte. Il a commencé par noircir son visage et celui de son fils avec la cendre, puis il a posé le rouleau de corde devant lui et s'est mis à jouer de la flûte. Dès les premières notes, j'ai remarqué que le ciel se couvrait très rapidement, de sombres nuages s'amoncelaient au-dessus de nos têtes. Tout en jouant, l'homme n'arrêtait pas de me regarder dans les yeux, fixement, avec un drôle de sourire, et moi je n'arrivais pas à le quitter des yeux. En même temps, il caressait tout doucement sa corde devant lui. Et tout à coup, à ma stupeur, la corde s'est mise à trembler, puis à se dérouler et à s'élever vers les nuages. Au bout d'un moment, elle était à la verticale et je n'en voyais plus l'extrémité, car les nuages la cachaient. Ensuite, l'homme s'est adressé à son fils d'une voix menaçante. Le fils s'est jeté à mes pieds d'un air suppliant, me demandant de le protéger. J'étais si complètement désorienté que je n'ai pas bougé. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Alors le père a commencé de poursuivre le fils, qui courait en cercle autour de la corde. Finalement, le garçon a saisi la corde et s'est mis à grimper aussi vite qu'il pouvait. L'homme a eu l'air furieux. Il a tiré un grand couteau de son balluchon, l'a serré entre ses dents et a entrepris de grimper lui aussi pour rattraper son fils. Très vite je ne les ai plus vus ni l'un ni l'autre, parce qu'ils étaient cachés par les nuages. J'étais de nouveau seul sur la plage, et je suis resté assis, abasourdi, à regarder la mer et à essayer de reprendre un peu mes esprits. Un assez long moment s'est écoulé. Tout à coup, je me suis aperçu que mon pourpoint était humide, et je me suis dit qu'il pleuvait. J'ai levé les yeux. Il pleuvait en effet, mais les

gouttes qui tombaient étaient des gouttes de sang. Et puis ont commencé à tomber d'autres choses : une main d'abord, ensuite une jambe, et tout le corps du garçon, morceau par morceau, est venu s'éparpiller sur la plage. Pour finir, j'ai vu le père redescendre, la tête de son fils dans sa main. Dès qu'il a touché le sol, la corde est immédiatement retombée et s'est enroulée sur elle-même, toute seule.

« Quand j'ai vu l'Arabe réapparaître, je me suis senti envahi par une mystérieuse sensation de soulagement, et lorsqu'il m'a demandé ses deux dinars, je les lui ai donnés sans hésiter une seconde. Il a rassemblé ses affaires ainsi que les morceaux du corps de son fils, en a fait un paquet et, lorsqu'il a eu terminé, il m'a salué et s'est mis en route en direction d'Alexandrie avec, sur l'épaule, son paquet au bout d'un bâton. Je l'ai regardé s'éloigner sans pouvoir me remettre de ma stupéfaction. Mais le lendemain, qui croyez-vous que j'ai vu dans une rue d'Alexandrie? Le même homme avec son fils, assis devant une pâtisserie, en train de s'empiffrer de gâteaux. Tout cela n'était qu'une supercherie. Il m'avait tout simplement mis sous l'emprise de je ne sais quel charme et persuadé de l'avoir vu monter à la corde et couper son fils en morceaux. J'avais été envoûté à un point tel...

Ici, Balian l'interrompt et désigna du doigt son petit bol de café encore fumant.

– Mais qu'alliez-vous imaginer? Une seule ration de ce drôle de breuvage coûte déjà un demi-dinar! Pouviez-vous croire qu'il était *vraiment* disposé à tuer son propre fils pour deux malheureux dinars?

– Non, je ne le croyais pas. Au commencement, du moins... Mais ensuite, il a fait de moi ce qu'il voulut! Je me suis laissé bernier comme le dernier des imbéciles! Si je tombe de nouveau sur cet illusionniste de malheur, je ne répons pas de moi.

– Pourtant, vous êtes peintre, si je ne m’abuse? La peinture n’est-elle pas elle aussi une forme d’illusionnisme?

Giancristoforo était à deux doigts de se fâcher tout de bon.

– Seigneur Dieu, jamais de la vie! Il existe peut-être des artistes pour qui une œuvre n’est rien d’autre qu’un faux-semblant, et peut-être seront-ils damnés pour leur duplicité. Mais moi, je n’ai jamais peint un seul tableau où j’aie cherché à tromper qui que ce fût, et Dieu m’en garde! Aucune de mes couleurs n’essaie de donner l’illusion du naturel. J’emploie surtout des ors et des écarlates, et je me refuse à faire usage de la perspective, car la perspective trompe le regard. Tromper le regard, c’est tromper l’esprit: c’est donc un péché, comme raconter des histoires mensongères. Il n’y a pas d’art respectable sans honnêteté morale. C’est la beauté morale qui fonde la beauté artistique. D’ailleurs, je ne vous cacherai pas que la mission qui m’amène au Caire me cause moralement un certain malaise. Le sultan est un infidèle, un barbare. Il est semblable à n’importe quel autre Turc, à ce détail près qu’il est plus luxueusement vêtu. D’ailleurs, tous les Turcs se ressemblent. Et ses concubines aussi se ressemblent toutes. En outre, ce n’est pas facile de persuader ces putains de rester assises sans bouger quand on ne parle pas leur langue, d’autant qu’elles s’imaginent que je peins des images pour capturer leurs âmes. Croyez-moi, je n’ai pas la plus petite intention de capturer leurs âmes, et cela pour une raison bien simple: je ne crois pas un instant que les putains sarrasines puissent en avoir une. L’âme d’un sultan infidèle sera damnée, mais du moins *a-t-il* une âme. Ces femmes n’en ont pas! C’est d’ailleurs pourquoi il est si difficile de peindre leurs portraits, car il n’y a aucune intériorité à saisir: rien qu’un corps de chair à dessiner. Alors que le corps d’un homme est le Temple de Dieu sur la Terre, le corps d’une femme n’est que le reflet déformé

de celui d'un homme. Vous pouvez me croire. Lorsque j'ai peint le harem du sultan Bajazet, j'ai exécré mes tableaux – ou plutôt, j'ai exécré leur sujet. Je n'avais que répugnance pour ces créatures avec leurs bourrelets de chair blanche, leurs yeux de reptiles et leurs simagrées pour m'aguicher. Et je sais d'avance que ces Égyptiennes vont me dégoûter tout autant. Elles seront trop débordantes de graisse et de rotondités pour que je puisse trouver dans ces tas informes de quoi créer des lignes et des contours qui aient quelque grâce pour l'œil. Vous comprenez, je suppose, que je n'ai rien contre les femmes en tant que telles. Quoi qu'il en soit, mes épouvantables modèles ne sont pas le seul problème qui se pose à moi. À l'intérieur de ces maisons, il n'y a pas moyen de trouver un éclairage convenable. Pas moyen non plus, dans ce damné pays, de trouver les huiles et les teintures dont j'ai besoin pour fabriquer mes couleurs. Et je ne vous parle pas de la chaleur ! Chaque fois que je veux me mettre au travail, tout le monde dort à moitié.

Il se tut, l'air complètement découragé. Balian l'avait écouté avec un visage impassible, mais, intérieurement, il s'interrogeait. Avait-il affaire à un fou ? Ou tout simplement à un homophile à qui on avait confié un travail comiquement à l'opposé de ses goûts ? Balian se sentit pris d'un soudain vertige. Il faisait de plus en plus chaud, une chaleur véritablement suffocante. Le nommé Vane sortit soudain du caravansérail et s'éloigna rapidement en empruntant un petit passage étroit et sombre qui conduisait vers les souks, puis, ceux-ci dépassés, vers la Citadelle. Giancristoforo le désigna du doigt.

– Voilà un homme qui s'y connaît bien en huiles et en teintures. De plus, il parle parfaitement l'arabe. Je crois qu'en le côtoyant on pourrait apprendre beaucoup de choses dans quantité de domaines, mais il vaut peut-être mieux ne pas s'y risquer. C'est un alchimiste, et il est très lié à des

personnages importants de la cour des mamelouks. Pour ces deux raisons, c'est certainement un homme dangereux, qu'à mon avis il est plus sage d'éviter. Je ne serais d'ailleurs pas étonné qu'un jour prochain il décide d'apostasier, et ce serait d'autant plus regrettable qu'il a une connaissance profonde de maintes choses contre lesquelles nous, chrétiens, devons nous prémunir.

Giancristoforo scruta le ciel comme s'il y cherchait la prochaine observation pertinente dont gratifier son interlocuteur. Mais cette observation, il ne la formula jamais, car au même instant deux Turcs jusque-là probablement cachés derrière le petit débit de café surgirent devant eux en brandissant des cimenterres, lièrent avec dextérité les mains du peintre et, en compagnie d'un troisième Turc qui les attendait sur la place du caravansérail, partirent en entraînant leur prisonnier dans la même direction que Michael Vane un moment plus tôt, celle de la Citadelle. Tout cela avait duré au plus une demi-minute et pas un mot n'avait été prononcé.

Balian fut d'abord paralysé par la stupeur. Il reprit peu à peu ses esprits, mais resta quand même où il était, car cela lui semblait la plus élémentaire des prudences. Il savait qu'il serait vain autant que téméraire de s'élancer à la suite de Giancristoforo et de ses ravisseurs : il n'était évidemment pas de taille à lui porter secours. Peu après, il ramassa le livre dans lequel le peintre était plongé lorsqu'il l'avait aperçu et, avançant avec circonspection, regagna le caravansérail. Il raconta aux marchands vénitiens ce qui venait de se produire ; celui qui les commandait, le consul de Venise à Alexandrie, déclara aussitôt que dès le lundi suivant, lorsque les bureaux administratifs rouvriraient, il enverrait une délégation protester auprès du Daouadar contre cet acte scandaleux. Mais, se demandait Balian, comment interpréter ce qui s'était passé ? À l'évidence,

les Turcs étaient des officiers ou des soldats : la célérité et l'efficacité avec lesquelles ils avaient agi prouvaient qu'il s'agissait d'hommes entraînés, expérimentés. Des espions avaient-ils surveillé Giancristoforo depuis qu'ils avaient quitté Alexandrie ? L'avait-on enlevé à cause de ses commentaires méprisants sur les « putains sarrasines » ? Ou de ce qu'il avait dit sur Vane, le dangereux ami des mamelouks ? Avait-il enfreint quelque obscure règle canonique du protocole arabe ? Ou était-il tout simplement coupable d'avoir payé le patron du débit de café avec des pièces sans valeur au moment précis où les gardes mamelouks passaient à proximité ?

– Chacun d'entre nous, sans exception, pourrait disparaître de la même façon, en un instant, et personne dans toute la chrétienté n'aurait le pouvoir ni même le souhait de lever le petit doigt pour nous sauver, fit sombrement observer un des pèlerins français.

Plus tard, cet après-midi-là, quand les Francs s'en allèrent assister aux démonstrations militaires qui faisaient partie des festivités décidées pour la circoncision du petit prince, ils étaient remplis d'inquiétude. Ils prirent grand soin de toujours rester groupés et de ne pas perdre de vue leur chef de file, Alvisè Trevisano, le consul vénitien. L'Hippodrome où devaient se dérouler ces joutes guerrières se trouvait en contrebas de la Citadelle. C'était là que les jeunes esclaves mamelouks qui formaient l'essentiel des régiments avaient coutume de s'exercer au combat sous les ordres d'eunuques entraîneurs. Malgré son vif désir de les voir à l'œuvre, Balian ne se sentait pas encore suffisamment remis de ses émotions pour quitter immédiatement la sécurité du caravansérail : l'enlèvement de Giancristoforo sous ses yeux l'avait, pour tout dire, laissé en état de choc. Aussi décida-t-il qu'il n'accompagnerait pas les autres. Au lieu de cela, il monta s'installer sur le toit en terrasse, emportant avec lui le livre

de Giancristoforo. Pour une raison qu'il aurait été incapable de se formuler à lui-même, il n'avait pas parlé de ce livre à ses compagnons.

Il l'examina avant de l'ouvrir. Son aspect n'avait rien de remarquable : il s'agissait en fait de vingt ou trente feuillets grossièrement cousus ensemble, sans reliure. Balian s'aperçut avec surprise que le titre se trouvait sur la dernière page, et qu'il était écrit dans cet alphabet arabe qui lui faisait toujours penser à des pattes d'araignée. Pourtant, Giancristoforo ne lui avait-il pas laissé entendre qu'il ignorait l'arabe ? Il ouvrit le livre. Le texte était aussi en arabe, dessinant le même ballet irrégulier de pattes d'araignée ; mais en lettres minuscules, entre les lignes en caractères arabes, quelqu'un avait griffonné une traduction en italien. Fronçant les sourcils sous l'effet de la concentration, Balian se mit à déchiffrer :

Alors il parla, et dit : Prenez garde, prenez garde au Grand Singe qui sait tout !

Et il dit encore : On a entendu des hommes affirmer que tout crâne humain contient en lui-même sa propre mer de rêves et qu'il existe des milliers et des milliers de ces minuscules océans. Ils prétendent même en avoir la preuve : car, disent-ils, si vous collez votre oreille contre l'oreille d'un ami, et si vous écoutez bien, alors vous entendez une mer intérieure cogner contre les parois de son crâne. Mais comment le fini pourrait-il contenir l'infini ?

Et il dit encore : Quand nous dormons, nous apprenons à connaître la mort et à l'attendre comme une amie.

Et il dit encore : On honore les esprits du rêve en dormant en leur compagnie, même lorsqu'ils se travestissent.

Et il dit encore : Pourquoi ne pouvons-nous rêver que nous sommes deux personnes ? Ce fut une grande interrogation pour l'Ikhwān al-Safa.

Et il dit encore : De vastes régions du cerveau sont vides. Jamais l'homme ne les a traversées.

Et il dit encore : Le sommeil est l'état le plus naturel de l'homme. Adam passa de longues années à rêver dans le Jardin d'Éden avant qu'Ève ne fût tirée de son corps et ne le réveillât.

Et il dit encore : Chacun devrait avoir grand soin d'oublier les rêves sans importance. On rejette les harengs dans la mer de l'Alam al-Mithal.

Et il dit encore : Quiconque est un couard dans ses rêves le sera aussi lorsqu'il veille.

Balian reposa le livre. Il se sentait tout à la fois désorienté et irrité. Il ne voyait pas à quoi un tel livre pouvait bien servir, ni pourquoi quelqu'un s'était donné la peine de l'écrire. Qui était l'auteur de la traduction ? Giancristoforo ? Mais le peintre avait dit ne pas connaître l'arabe. Il se prit à réfléchir de nouveau aux circonstances de l'arrestation de Giancristoforo, et une hypothèse lui traversa l'esprit : ne pouvait-on concevoir que le Vénitien eût été arrêté par erreur, à sa place, à *la place* de Balian l'espion ? Il chassa bien vite cette idée et s'abandonna à des songeries de plus en plus floues, de plus en plus ensommeillées, jusqu'au moment où il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il gisait dans une flaque de sueur. Ses compagnons étaient revenus de l'Hippodrome et les muezzins appelaient à la prière du crépuscule. Il resta un moment assis, ne sachant trop que faire. Il s'ennuyait : sa peur avait fait place à un besoin fébrile de s'activer, de quelque manière que ce fût. Mais à quoi, justement ?

En rejoignant les autres dans la cour, il apprit qu'ils

projetaient une autre visite, celle du Village des Femmes. C'étaient les pèlerins que cette idée enthousiasmait le plus, remarqua-t-il avec un sourire ironique qui passa inaperçu. Il avait, c'était vrai, fallu cinq semaines au navire pour atteindre Alexandrie, et ils avaient de surcroît dû marcher encore trois journées entières pour arriver au Caire. Cela faisait donc près de six semaines qu'ils n'avaient pas vu une femme ! Et puis, de toute façon, cela ne pouvait pas être un péché de coucher avec une mahométane.

Ce qu'on appelait le Village des Femmes n'était pas à proprement parler un village, mais une enclave dans l'enceinte de la cité, une fraction du quartier d'Ezbekiyya, à peu de distance du caravansérail. On y rencontrait non seulement des prostituées, mais aussi toutes sortes de bateleurs. C'était de surcroît un repaire de malfaiteurs où il valait mieux ne pas s'aventurer seul. Ils partirent donc tous ensemble, de nouveau sous la conduite d'un Vénitien, un marchand qui était déjà venu plusieurs fois au Caire pour y faire du commerce et connaissait comme sa poche cette zone interlope où se trouvaient la plupart des bordels de la ville. Une fois arrivés, ils se divisèrent en petits groupes et, des torches à la main, se mirent à arpenter le dense réseau de sombres ruelles.

Balian ne tarda pas à trouver cette exploration sinistre et démoralisante. Le Village des Femmes lui semblait plus propice à susciter l'abstinence et la macération qu'à exciter les désirs sexuels. Les maisons, petites et basses en comparaison de celles qu'il avait vues dans les quartiers des marchands, étaient pour la plupart peintes en orange ou en un bleu affreusement criard. On voyait un peu partout des fresques fort laides représentant des couples nus en train de danser, des cobras, des feuilles de vigne, des djinns, des blasons, mais aussi, curieusement, tout un panthéon mixte de figures religieuses chrétiennes ou orientales : saint

Josaphat écartant de lui des pièces d'or, sainte Catherine, les membres disloqués, couchée sur la roue de son supplice, et de tous côtés sainte Thaïs et sainte Pélagie, patronnes des prostituées égyptiennes. Mais alors que, dans les quartiers commerçants on aurait aperçu, disposés à l'intérieur des échoppes, des rouleaux de corde, des épices, des balles de coton, des plateaux de cuivre, bref toutes sortes d'articles, ici n'était exposée qu'une marchandise : de la chair. Partout, de la chair. Et quelle chair ! Graisseuse, plissée, pendante, ramollie, hideusement tatouée de symboles apotropaïques, grêlée par les pustules de la vérole. De la chair en tas flasques et blanchâtres qu'éclairaient au passage les torches. Toutes ces femmes restaient assises, affalées plutôt, indifférentes, ne faisant pas le moindre geste pour attirer le client. Balian se remémora une fois de plus la tirade de Giancristoforo sur les «putains sarrasines». Il la comprenait mieux, maintenant. Pourtant, à sa surprise, il constata que les petits groupes de Francs s'amenuisaient progressivement. Un par un, ses compagnons s'éclipsaient pour aller chercher du plaisir dans les bras de la décrépitude, de la laideur et de la putréfaction.

Bientôt, Balian se retrouva seul. Il était malade de dégoût, et ces affreuses ruelles puantes, sordides, lui semblaient irrespirables. Soudain, il sentit une main qui tâtait son entre-jambe. En face de lui se tenait une femme presque aussi grande que lui, vêtue à la manière des Turques d'Anatolie : foulard autour de la tête, étroit gilet de velours et jupe rayée. Son regard était aussi direct et sans équivoque que son geste l'instant d'avant. Balian observa son visage : il fut frappé par les traits fins et réguliers, les pommettes saillantes, les yeux dont des lignes de khôl noir tracées avec grâce et d'une main sûre accentuaient encore la forme d'amande parfaite et l'éclat sombre et étincelant. «Une Turque circassienne?» se demanda Balian. Elle était remarquablement jeune en

comparaison des autres femmes du quartier, et sa silhouette mince n'avait rien de commun avec les informes amas de graisse qu'il venait de voir. Elle s'écarta un peu de lui et lui fit avec la main des gestes d'invite, lui désignant avec insistance sa maison. En fait, il ne s'agissait pas vraiment d'une maison, car seuls le sol et les angles étaient en pierre, mais plutôt d'une sorte de kiosque construit hâtivement avec de minces lattes de bois. Elle y attira Balian et, lorsqu'il fut entré, écarta une tenture qui pendait du plafond. Il aperçut une petite mezzanine couverte de tapis et de coussins, à laquelle on accédait par trois ou quatre marches. La femme y monta, puis lui fit du menton un signe impératif pour qu'il la suive. Lorsqu'il l'eut rejointe, sans cesser de le fixer de son regard hautain et autoritaire et avec des gestes lents et souples, elle s'assit, puis se laissa tomber en arrière, et, une fois étendue, releva sa jupe rayée et écarta les genoux. Excité par son étrange beauté, par ses manières pressantes et par cette situation inattendue, Balian n'hésita pas un instant à faire ce qu'on attendait de lui.

Aussi ne fut-ce pas sans surprise qu'un moment plus tard, alors qu'il était étendu à côté de la jeune femme et reprenait son souffle, il l'entendit lui déclarer :

– Vraiment, tu n'es pas un expert !

– Tu parles anglais ? dit-il, interloqué.

– Oui. C'est ton ami qui me l'a appris.

– On peut dire que ses leçons ont porté leurs fruits ! Tu prononces à la perfection. Mais qui appelles-tu mon ami ?

Elle sourit d'un air de contentement.

– Vane, bien sûr. Tu es venu au Caire avec lui, non ?

– Vane n'est pas mon ami. Nous ne nous sommes jamais parlé. Je ne sais même pas ce qu'il est venu faire au Caire.

– Ah ? J'avais cru qu'il t'avait fait venir d'Angleterre pour travailler avec lui. Excuse-moi, je m'étais trompée. Mais quoi qu'il en soit, je suis sûre que tu ne tarderas pas à le

connaître mieux. Presque tout le monde connaît Vane, ne serait-ce que de réputation.

– Mais dis-moi : est-ce que tu m’attendais, ce soir ? Es-tu venue délibérément à ma rencontre ?

Elle cherchait quelque chose dans un petit coffret de bois posé à côté d’elle.

– Oh, oui ! On observe toujours ce que font les étrangers et où ils vont.

– Et pourquoi m’as-tu dit que je n’étais pas un expert ?

– Je m’attendais à mieux, c’est tout.

– Que pouvais-tu bien attendre de mieux ?

Elle tira du coffret un cordonnet et le fit passer de l’une à l’autre de ses narines. Balian, extrêmement intimidé à présent, la regarda docilement se nettoyer les narines, et il s’écoula quelques minutes avant qu’elle répondît :

– Les gens comme toi absorbent continuellement l’énergie des autres. Ils restent là à écouter et à poser des questions, sans jamais rien dire eux-mêmes qui puisse profiter à autrui. Pour ce qui est de tes talents sexuels, ou plutôt de leur absence, je m’étais imaginé, naïvement sans doute, que tous les Anglais étaient comme Vane en ce domaine, ou que du moins il t’avait certainement enseigné un certain nombre de choses. Ici, au Caire, il a la réputation d’être un amant exceptionnel ! Moi-même, du reste, je suppose que je pourrais t’initier un peu. À l’*imsâk* en particulier.

Elle posa sur lui un regard scrutateur. Une étrange étincelle dansait au fond de ses yeux.

– Qu’est-ce que c’est ça, l’*imsâk* ? s’enquit Balian.

– L’*imsâk* est l’art de retarder le plaisir pour qu’il soit plus intense, par toutes sortes de mouvements et de techniques. C’est en cela que réside l’essentiel de l’art de l’amour... Mais tu m’as l’air exténué. Dieu sait où tu as pu trouver la force d’arriver jusqu’au Caire ! Et je me demande aussi où tu vas puiser celle de partir. Ton sexe est en érection, mais tes

paupières n'arrivent pas à rester ouvertes. Ton corps bouge, mais le serpent qui est à l'intérieur de toi est endormi – elle joignit soudain les mains sur sa poitrine avant de poursuivre : Il y a un serpent enroulé qui dort à la base de ton épine dorsale. Il faut chanter pour le tirer de son sommeil, et l'aguicher et le séduire par des chants. Alors il se déroule et se dresse jusqu'à ce que sa tête se trouve entre tes yeux, et que tu voies le monde par ses yeux à lui. Il est comme une colonne d'énergie sexuelle à l'état pur. Dans les pays de la chrétienté, faire l'amour et dormir sont deux choses très voisines. Mais en Égypte et dans les pays arrosés par le Sind, faire l'amour est une science ! Je pourrais certainement t'enseigner la *karezza* et les rites de l'épuisement sexuel, mais pour le moment tu n'es capable que de projeter ta semence n'importe comment, comme si c'était de l'eau. D'abord, il faut que nous fassions se dresser le serpent.

– Et que faut-il faire pour que le serpent se dresse ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres et promena les yeux tout autour de la pièce, comme si elle vérifiait que personne ne s'était introduit dans la maisonnette pour les espionner.

– Les mots ne peuvent pas l'exprimer, dit-elle à voix basse. On ne peut le démontrer que par des gestes. Faire se dresser le serpent le long de l'épine dorsale, c'est comme monter le long d'une corde lisse. Celui qui a compris comment il doit s'y prendre et est parvenu au sommet de la corde doit ensuite la tirer derrière lui. Je te montrerai comment faire. Cela te coûtera de l'argent, mais ce ne sera pas de l'argent perdu si mon initiation te réveille d'un sommeil qui est à peine différent de la mort !

Balian tâcha de lui faire une réponse aussi sensée que possible :

– Notre foi nous enseigne qu'il n'y a aucune initiation à chercher entre les cuisses d'une femme, pas plus qu'on ne trouve de perles dans le ruisseau. Si tu possèdes une

connaissance dont tu ne peux pas parler, alors ne dis rien du tout. Je viens de faire un très long voyage, et naturellement je suis fatigué. Mais je doute fort, belle dame, que des relations sexuelles perverses avec toi soient un remède à ma fatigue. Mais dis-moi : n'as-tu aucune famille ? Comment une femme comme toi a-t-elle pu descendre si bas et devenir une vulgaire putain ?

Elle se passa la langue sur les lèvres en réfléchissant longuement. Pour Balian, elle était folle, c'était évident.

– Encore tes ennuyeuses questions ! Bien sûr que j'ai une famille – et si tu es protégé par le sort, jamais tu ne la rencontreras. Mais je ne suis pas une putain. Je suis une princesse. D'ailleurs, mon prince est en route, il ne tardera pas et il vaut mieux que tu te hâtes de partir à présent. Allons, dépêche-toi ! Et ne t'attarde pas en chemin, car plus la nuit avance et moins les rues sont sûres. Surtout, garde-toi bien de dormir tout seul dans cette ville ! Paie-moi, à présent. C'est deux dinars, s'il te plaît.

Balian la paya.

– Mon nom est Souleïka. Nous nous reverrons.

Il sortit et, pressant le pas, reprit la direction du caravan-sérail.

II

UNE PREMIÈRE APPROCHE PLUS INHABITUELLE DE LA CITÉ

Si mon public désire que je l'entretienne d'autres énigmes tout aussi étranges que celle de la corde s'élevant mystérieusement vers les nuages, il peut s'attendre à être satisfait au-delà de toutes ses espérances. Qu'il sache néanmoins que le secret de la corde, quant à lui, est de ceux qui se dérobent et se sont toujours dérobés à toute tentative d'explication. En tout cas, j'espère que personne ne s'est offusqué de l'épisode que je viens de rapporter : après tout, puisque mon récit est destiné à être lu le soir avant de s'endormir, n'est-il pas naturel que j'y introduise une forte composante de sensualité, pour susciter chez le lecteur ce qu'on appelle en Occident des « rêves érotiques » ? Je n'en ai d'ailleurs certainement pas fini avec les questions amoureuses...

– Le Caire !

Le guide tendit devant lui une main maigre, longue et hâlée qui émergea des plis de son ample djellaba. À mesure qu'ils approchaient, la masse de la cité grandissait à l'horizon. Balian, qui avançait sur son cheval à même hauteur que le guide, dut baisser la visière de son couvre-chef : s'il regardait en direction de la ville, ses yeux ne pouvaient supporter l'intensité des rayons du soleil, et ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent à l'ombre des remparts qu'il put la relever. À la queue leu leu ils franchirent lentement

la large porte qui s'ouvrait dans la muraille. Un étonnement mêlé d'incrédulité s'empara de Balian lorsque, de quelque côté qu'il tournât le regard, il découvrit une foule de choses qu'il n'avait non seulement jamais vues, mais même jamais imaginées dans ses rêveries les plus débridées. Il y avait un peu partout des tapis étalés à même le sol de terre battue et, sur ces tapis, de petites statues de cuivre probablement destinées aux cultes idolâtres et qui représentaient Mahound, Apollyon et Tergavent. Il y avait une forêt de colonnes torsadées, et de toutes parts se dressaient des tours et des minarets couronnés de nids construits par les cigognes qu'on voyait sillonner le ciel. Il y avait de grands escaliers aux marches très raides, aux rampes ornées de statues d'hommes et d'éléphants, qui s'élevaient de la rue jusqu'à des portes mystérieusement closes ou aux galeries supérieures des colonnades qui toutes, ou presque, avaient un ou plusieurs étages. Sur les toits en terrasse, des groupes d'enfants leur faisaient des signes de la main...

Mais où donc étaient les femmes? se demanda Balian. On n'en voyait aucune. Ah, oui, bien sûr, dans ce pays les maris les tenaient cachées aux regards des autres hommes! On l'avait prévenu de cela, il aurait dû s'y attendre.

Il remarqua que certaines des rues étaient barricadées, mais rien n'en indiquait les raisons.

– Il n'y a vraiment pas eu beaucoup de chrétiens qui soient parvenus jusqu'en Égypte cette année, dit une voix.

Une vision se présenta soudain aux yeux de sa mémoire. C'était la mer, immense énigme, la mer telle qu'elle lui était apparue au cours de la traversée cet été-là, sa surface d'un vert profond qui semblait s'étendre jusqu'au-delà de l'infini et sur laquelle flottait comme un épais brouillard poussiéreux. Il avait vu des vagues se lever, très haut, toujours plus haut, et ne jamais se briser, il avait vu aussi, suspendues aux voûtes de ces vagues, de larges toiles d'araignée lumineuses.

Lorsqu'il arrivait que l'une d'elles retombât, alors elle projetait de poudreux nuages d'écume, et l'on entendait une sourde vibration, l'entêtant bourdonnement d'un essaim d'insectes. L'horizon tout entier était obscurci par la fine poussière en suspension dans l'air...

De nouveau, il regarda autour de lui. Les enfants leur faisaient toujours des signes de la main, mais sans prononcer une parole, sans émettre un son. Le bruit des sabots était étouffé dans le sol sableux. Tout était recouvert d'une chape de silence. Ils s'enfoncèrent plus avant dans les entrailles de la cité. Le guide mit pied à terre et Balian en fit autant. Il chercha à voir le visage de son compagnon, mais s'aperçut qu'il lui était impossible d'en distinguer les traits : c'était comme si l'Arabe était voilé. Il mit entre les mains de Balian un livre, et celui-ci y déchiffra ces lignes :

Alors il parla, et dit : Il en est qui prétendent que prononcer son nom, voire seulement se le dire en pensée, suffit pour l'attirer et devenir l'objet de ses attaques. C'est pour cette raison que jamais nous ne le nommons. Mais même cette précaution peut se révéler insuffisante. Aussi ai-je expressément recommandé que nul ne lise ce livre s'il n'a acquis au préalable une connaissance véritable de ce dont il traite, s'il n'a déjà la solution de la terrible énigme. Et je conjure le lecteur initié d'aider autant qu'il le pourra ceux qui ont comme lui découvert cette solution à en perdre tout souvenir, si tant est qu'ils le puissent.

Balian posa le livre sur le sol et demanda à l'homme dont le visage lui demeurait invisible et qui se tenait devant lui, très grand et immobile :

– Qui es-tu ?

Celui-ci répondit sans hésiter :

– Si je me trouve auprès de toi, c’est pour te délivrer de tes doutes. Pour que tu aies bien conscience que tu es toi-même et que tu n’es pas moi.

Un éclair de dents blanches. Voici que les contours des choses deviennent flous dans la chaleur atone de l’air. Est-ce que tout ceci est bien réel? Le silence s’est fait de plus en plus profond. Balian et son interlocuteur sont debout face à face au centre d’un grand espace que rien ne délimite, et le silence s’intensifie encore, s’intensifie tellement que Balian en perçoit la vibration à ses oreilles. Des mouches et d’autres insectes voltigent sans bruit en spirales ascendantes, s’élèvent et finalement se perdent et disparaissent, toujours plus haut, toujours plus haut... Devant les yeux de Balian, tout est devenu fluide. La terre tremble imperceptiblement et Balian comprend confusément que c’est la vie, la pulsation de la vie dans les profondeurs de la terre qui fait frémir le sol, les murs, les arbres. C’est la vie qui monte, sourd en grandes flammes rugissantes, c’est une énergie qui gronde maintenant, une force primitive qui s’exhale en langues de feu aux couleurs ambrées, vertes ou presque noires. Autour de lui, c’est tout l’univers qui s’est mis à brûler d’extase.

Mais les rugissements sont à l’intérieur de sa tête. Et le sang. Balian s’éveilla, et il le sentit qui coulait de ses narines, et sa bouche aussi était pleine de sang, de petits filets rouges filtraient aux commissures de ses lèvres et roulaient sur son menton. Il était couché sur le toit en terrasse du caravansérail. Les Italiens, assis en tailleur tout autour de lui, l’observaient d’un air anxieux. Il avait parlé pendant son sommeil, crié plutôt, et ses mains avaient semblé vouloir s’agripper à quelque chose au-dessus de lui – mais au-dessus de lui il n’y avait que le vide. Était-il malade? Balian, effectivement, se sentait plutôt mal en point. Ce n’était pas de ce genre de choses qu’il avait l’habitude de rêver : ce qu’il

voyait en songe, c'était l'éclat argenté des épées brandies lors de combats, c'étaient des messages scellés qu'il devait porter par-delà les rangs ennemis au péril de ses jours, c'étaient de belles et nobles dames qui l'invitaient à venir à leur rencontre. Oui, il était décidément malade et avait besoin d'un docteur. Les Italiens eurent l'idée d'appeler l'autre Anglais, Vane, qui se trouvait présentement de l'autre côté du caravansérail. Vane s'approcha sans hâte, enjambant des corps étendus. On était aux premières heures du jour et nombreux étaient ceux qui dormaient encore.

Parvenu auprès de la couche de Balian, il lui enjoignit de se dévêtir jusqu'à la ceinture, le palpa et l'ausculta longuement et méticuleusement, puis lui posa des questions sur son sommeil et en particulier sur la nature de ses rêves.

– Ma foi, je n'ai jamais rien vu de semblable, dit-il enfin, mais il est clair que vous souffrez d'une de ces affections qu'on appelle ici les maladies de la nuit. Physiquement, vous êtes en parfaite santé : vous n'avez rien au cœur, rien au ventre, rien aux poumons. C'est votre sommeil qui est malade, et c'est cette maladie du sommeil qui a provoqué vos saignements. Malheureusement, je dois vous dire que ces symptômes risquent fort de se reproduire – les sourcils de Vane se froncèrent et son visage prit une expression fort sombre. Je ne vous cacherai pas que ce qui vous arrive est assez grave. Il se pourrait que ce soit une lamie qui ait provoqué votre mal. Cela n'aurait rien d'étonnant, si l'on songe à toutes les sépultures non consacrées qui existent un peu partout en terre d'Égypte – il fit une pause, conscient de ce que ses paroles avaient de mystérieux : Les lamies, expliqua-t-il, sont des esprits nocturnes qui habitent les tombeaux de ceux qui ont renié l'Éternel. Elles se nourrissent du sang des enfants et se plaisent à empoisonner les rêves des hommes et des femmes qui craignent Dieu. Soyez du moins rassuré sur un point : ce n'est pas le Cauchemar d'Arabie

qui vous tourmente. Tout seul, malheureusement, je ne vois pas ce que je pourrais faire pour vous. J'ai certes quelques connaissances médicales, en particulier dans le domaine des maladies du sommeil, mais je préfère ne pas me risquer à un diagnostic qui pourrait bien être erroné. Toutefois, il ne faut pas que vous passiez une autre nuit sans avoir consulté un médecin. Il se trouve au Caire, dans le quartier de Boulaq, un grand maître qui a passé sa vie à étudier les maladies comme la vôtre. Lui pourra sans aucun doute vous aider. Si vous le voulez bien, je vais vous conduire auprès de lui sans plus attendre. Je ne crois pas que vous ayez perdu beaucoup de sang et, quelle qu'ait été l'origine de l'hémorragie, elle a visiblement cessé maintenant.

Pendant quelques instants, Balian le considéra d'un air indécis. Il réfléchissait. Deux personnes avaient déjà suscité en lui quelques préventions à l'égard de Michael Vane. Mais comme ces deux personnes semblaient avoir l'une comme l'autre l'esprit un peu dérangé, peut-être fallait-il justement avoir foi en ce compatriote qui, lui, avait sans aucun doute la tête solide et les idées claires. Et en admettant que Vane, comme on le lui avait laissé entendre, fût effectivement un espion et qu'il eût une part de responsabilité dans l'enlèvement de Giancristoforo, allait-il laisser passer cette occasion inespérée d'en savoir davantage sur son compte ?

Assurément, Michael Vane incitait à la curiosité, ne serait-ce que par son apparence physique. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mais dont la haute taille ne se remarquait pas tout de suite, car il marchait toujours le dos voûté. Son visage n'était pas de ceux qu'on oublie : la tête entièrement rasée à la manière d'un *hadj*, le nez cassé, une peau huileuse aux pores dilatés et constellée de petites cicatrices. En dépit de tout cela, son expression intensément mélancolique exerçait une sorte de charme étrange, de fascination même. Plus étrange encore,

dans la touffeur de l'été cairote, il portait un lourd manteau apparemment fait de peaux de rats et un chapeau de feutre épais à larges bords. Balian se dit que derrière la séduction paradoxale qui se dégageait de lui se cachait certainement un caractère à la fois rusé et implacable digne d'appartenir, par exemple, au capitaine d'une armée de mercenaires ou au chef d'une bande de brigands.

De toute évidence, il ne doutait pas que Balian fût prêt à le suivre.

– Levez-vous à présent et tenez-vous prêt à partir le plus tôt possible, ordonna-t-il. Je ne voudrais pas manquer la cérémonie de la circoncision du prince cet après-midi.

Non sans effort, Balian se leva et se dirigea vers la pompe pour se rincer abondamment la bouche et ne plus sentir l'affreux goût âcre du sang séché. Dès qu'il revint, ils se mirent en route.

Vane, qui marchait devant et leur frayait à tous deux un chemin à travers la foule, se retourna brusquement.

– Surtout, restez près de moi, dit-il. Même en plein jour, il y a au Caire de nombreux quartiers où il vaut mieux ne pas se trouver seul. Certains sont contrôlés par des confréries de voleurs et de malfrats qui sont souvent de connivence avec les gardes mamelouks. Il est particulièrement dangereux de les traverser si l'on est étranger, et chrétien de surcroît – c'est-à-dire, aux yeux des Arabes, un infidèle.

Avec témérité, Balian essaya de sonder les pensées véritables de son guide.

– On m'a prévenu de tout cela, dit-il. D'ailleurs, j'ai déjà été moi-même témoin d'un enlèvement. Vous avez sans doute entendu parler de la disparition du peintre italien avec qui je déjeunais hier? Les mamelouks l'ont emmené et très probablement jeté en prison.

Le sourire de Vane était celui d'un loup.

– Oh! je suis au courant. En fait, c'est moi qui l'ai fait

arrêter – il laissa à Balian le temps de bien comprendre ce qu’il venait de dire, puis il reprit : Voyez-vous, il m’avait bien semblé, pendant le voyage depuis Alexandrie, que son visage ne m’était pas étranger. Et j’ai fini par me rappeler où je l’avais déjà rencontré. C’était à Constantinople, à la cour de feu le sultan Mehmet. On l’avait officiellement fait venir pour peindre les femmes du harem royal. Mais il ne m’a pas fallu longtemps pour deviner que ce n’était pas seulement pour peindre des tableaux licencieux que les Vénitiens l’avaient envoyé à la cour des Ottomans. De toute évidence c’était un des amis les plus proches du prince héritier de l’époque, aujourd’hui le sultan Bajazet. Or on sait que Venise a l’intention de conclure une alliance très solide avec Constantinople en vue d’une expédition commune contre l’Égypte. Le doge et ses conseillers estiment le moment opportun et comptent passer à l’action de façon imminente. L’Égypte est actuellement très vulnérable. Qaitbay est très vieux et très malade, physiquement ou mentalement, on ne sait. Peut-être bien les deux. Selon toute vraisemblance, il est trop faible pour prendre la tête de son armée et marcher à la rencontre des Ottomans en Syrie. Voilà pourquoi, certain que le peintre était un espion à la solde des Vénitiens, je suis allé voir le Daouadar pour lui faire part de mes soupçons. Il a naturellement pris les mesures qui s’imposaient. Aussi ai-je bon espoir qu’échouera ce nouveau complot ourdi par Venise et Constantinople pour renverser le sultan et envahir le royaume d’Égypte. Mais de grâce, ne parlez de tout cela à personne ! Si vous vendiez la mèche, vous comme moi aurions de bonnes raisons de nous en mordre les doigts, je puis vous l’assurer.

Vane avait parlé avec autorité, et le fait qu’il eût avoué des actes qui n’étaient guère à son honneur semblait témoigner de sa sincérité. Et pourtant, Balian était convaincu qu’il mentait. Il se sentit d’ailleurs fort vexé qu’on cherchât ainsi

à l'abuser, mais quand il répondit, ce fut d'un ton calme et en s'efforçant de ne pas laisser transparaître sa colère :

– Mais la chute du sultanat d'Égypte n'est-elle pas à souhaiter, et tous les chrétiens ne doivent-ils pas prier pour qu'elle se produise le plus tôt possible? Sinon, comment les lieux saints pourront-ils être un jour libérés du joug des infidèles?

– Les lieux saints, les lieux saints! Êtes-vous aveugle? Les Ottomans menacent déjà Belgrade. Quand Belgrade tombera, ils marcheront sur Vienne, sur Salzbourg, sur Milan. On entendra bientôt l'appel du muezzin résonner sur les toits de Paris! La croisade a entrepris de libérer les lieux saints, et c'est assurément un beau rêve pour les preux chevaliers tels que vous. Mais ne voyez-vous pas que ce pieux idéal sert aussi à déguiser les activités de dangereux conspirateurs? Allez-vous vous laisser séduire par ce rêve, et par là même vous faire complice des plus odieux complots? Bien sûr, rien n'est simple, mais posez-vous au moins cette question : qui, hormis les mamelouks, peut sauver la chrétienté de l'ambition sans limites des Ottomans?

Ils gardèrent un temps le silence, jouant des coudes pour se faufiler à travers l'enchevêtrement humain qui obstruait le passage. Puis Vane reprit la parole :

– Ce qui est terriblement inquiétant, c'est que le royaume des mamelouks soit un allié aussi faible! Comme je vous l'ai dit, le sultan est un malheureux vieillard tout à fait incapable de faire face à l'adversité. Et ce n'est pas tout. Le prix du blé ne cesse de monter, les plus pauvres sont affamés et les émeutes ne sont pas rares. Dans la ville circule un homme qu'on a surnommé le Rossignol. C'est un redoutable fauteur de troubles, et des bruits de révoltes imminentes ne cessent de nous parvenir : un jour ce sont les esclaves qui menacent de s'insurger, le lendemain ce sont les Coptes, ou bien les Bédouins de Haute-Égypte. Et puis,

on parle avec de plus en plus d'insistance de l'arrivée du vrai Messie. L'Égypte est au bord du chaos. Je comprends que vous éprouviez de la compassion pour le peintre, mais la situation est infiniment trop grave pour qu'on puisse se permettre de prendre le moindre risque.

Ils s'étaient engagés dans un obscur labyrinthe de ruelles tortueuses qui semblait à Balian totalement inextricable. Il se sentait doublement mal à l'aise : en raison des propos troublants que venait de tenir son compagnon, mais aussi à cause de l'affolante complexité géographique de cette ville immense. Les questions se bousculaient dans sa tête. Comment se faisait-il qu'un alchimiste anglais fût si profondément impliqué dans la politique des royaumes du Levant ? Quels étaient précisément ses rapports avec la Citadelle Royale et le gouvernement mamelouk ? Que diable était-il allé faire à la cour de Constantinople ? Et pourquoi s'inquiétait-il tant de ce qui n'était sans doute qu'une banale hémorragie nasale ? Balian, toutefois, ne formula aucune de ces questions et, lorsqu'il ouvrit la bouche, ce fut pour s'enquérir de tout autre chose :

– Dites-moi, Vane, qu'est-ce au juste ce qu'on appelle le Cauchemar d'Arabie ? Le savez-vous ?

– L'histoire... Je dois vous prévenir tout de suite qu'il ne s'agit que d'une *histoire* que les gens racontent : ceux qui savent réellement ce qu'est le Cauchemar d'Arabie – je veux dire qui le connaissent par expérience – ne sont justement pas en mesure d'en parler. L'histoire, disais-je, est des plus étranges et ne permet pas de déterminer si l'on a affaire à une maladie ou à une malédiction. Le Cauchemar d'Arabie est effroyable, monstrueux, répugnant. Et il revient nuit après nuit, sans fin, avec une implacable régularité. On pourrait même dire avec monotonie, mais il ne faudrait pas croire que cette monotonie le rende moins terrible. Toutes les nuits, la victime est assaillie par les plus atroces des

cauchemars, mais ces cauchemars ont une particularité : il est impossible de s'en souvenir lorsqu'on se réveille. Si bien que le malheureux est la proie des pires tourments et des pires angoisses sans en avoir aucune conscience une fois qu'il est réveillé et pleinement lucide. Il est soumis à des tortures sans limites et se lève le matin pour vaquer à ses occupations comme s'il avait passé une nuit tout à fait normale. Quand il rentre le soir, fatigué par une journée de travail, sans se douter de ce qui l'attend dès qu'il aura fermé les yeux, il aspire tranquillement à un bon sommeil réparateur. C'est de la souffrance à l'état pur, de la souffrance qui n'enseigne rien, qui n'anoblit en rien. De la souffrance aussi inutile qu'elle est extrême. La victime n'est jamais consciente du malheur qui la frappe, même si on lui a parlé de cette histoire, même si elle l'intéresse et l'intrigue. En revanche, il se trouve toujours des gens capables de la reconnaître à certains signes, des gens qui chuchotent dans son dos mais ne lui disent rien. L'infortuné est comme marqué au fer rouge, marqué comme les Arabes pensent que le sera le Messie qu'ils attendent, en quelque sorte ; mais c'est un Messie qui n'a aucune idée de ce qu'Il est, un Messie totalement obtus. Voilà, c'est cela, le Cauchemar d'Arabie.

Vane se tut. Il avait parlé d'un ton grave, douloureux même. Balian se demanda s'il ne devait pas voir dans son expression perpétuellement sombre le signe qu'il se croyait lui-même victime de ce mal invisible.

– Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, permettez-moi de vous répéter que tout cela n'a strictement rien à voir avec votre problème. Vos rêves de la nuit dernière étaient angoissants, certes, mais vous vous les rappelez très bien ! Vous savez, la forte chaleur a tendance à activer les humeurs et les vapeurs qui montent dans la tête ; par conséquent à perturber les rêves. Mais même s'il ne s'agit que de cela, il est plus prudent

de vous soigner au plus vite, car des cauchemars tels que les vôtres, auxquels s'ajoutent des effets physiologiques comme ces saignements, pourraient bien, s'ils n'étaient soignés à temps, devenir partie intégrante de votre constitution et se développer, un peu comme la gangrène.

Les rues qu'ils empruntaient, bordées de grands murs aveugles, écroulés, et de masures sordides, avaient un aspect de plus en plus sinistre. Vane expliqua qu'en Égypte, lorsqu'un homme mourait de mort violente, personne ne voulait ensuite occuper son logis, qui ne tardait pas à tomber en ruine. Or, dans les quartiers qu'ils traversaient – parmi les plus dangereux de la ville –, les règlements de compte et les meurtres crapuleux étaient monnaie courante.

Ils continuèrent de marcher. Jamais encore Balian n'avait vu pareille misère, et pourtant il lui était arrivé de s'aventurer dans les bas-fonds les plus abjects de villes chrétiennes. Aussi fut-ce avec grande surprise qu'il vit soudain se dresser devant lui une belle et imposante demeure (Vane lui dit qu'on l'appelait la Maison du Sommeil) qui dominait de très haut les taudis aux murs de torchis des alentours.

Vane alla parler au nègre qui semblait faire fonction de portier et revint un instant plus tard vers son compagnon.

– Il n'est pas là, dit-il. Le Père de Tous les Chats est allé se recueillir sur la tombe de Sidi Idris, mais il sera vite de retour et cet homme nous conseille de revenir demain. Espérons que vos rêves ne vous tourmenteront pas la nuit prochaine, ou du moins qu'ils ne prendront pas une tournure plus violente. Il nous faudra veiller sur vous pendant que vous dormirez. Dommage, vraiment, que le Maître se soit absenté. Enfin, consolons-nous en nous disant qu'ainsi nous ne serons pas en retard pour la fête de cet après-midi. Il y a un raccourci d'ici jusqu'à l'Hippodrome.

En fait, la cérémonie était commencée depuis peu lorsqu'ils arrivèrent. On avait déjà procédé aux rites

préliminaires. Une foule dense avait envahi les gradins et Balian pensa qu'ils auraient certainement le plus grand mal à trouver place pour s'asseoir, mais Vane s'éloigna pour murmurer quelques mots à l'oreille du Naïb al-Djoukoundour (le dignitaire, expliqua-t-il en revenant, dont la fonction était de porter le maillet de polo de Sa Majesté), et celui-ci les fit conduire vers une section fermée de l'Hippodrome, en contrebas du pavillon d'apparat où se tenait le sultan en personne et réservée aux étrangers de marque.

Lorsqu'on les eut installés, Balian se retourna pour observer le pavillon royal. Ses tribunes abondamment fleuries étaient construites sur des sortes de pilotis et surmontées d'un immense dais qui abritait non seulement les centaines de courtisans et de soldats qui escortaient le sultan, mais encore un gracieux jardin, mi-orangerie, mi-roseaie, agrémenté de fontaines bruissantes et de volières où gazouillaient des oiseaux mécaniques.

Perché sur un trône surélevé auquel on accédait par une volée de marches et d'où pendaient jusqu'à terre de lourdes draperies se tenait Qaitbay. C'était un petit vieillard à l'aspect infiniment fragile, aux joues plissées et affaissées et dont les cheveux blancs se faisaient rares. Il était difficile de se persuader que cet être si frêle régnait sans partage sur un des plus puissants empires de la terre. Pourtant, son attitude raide et son immobilité pouvaient donner l'impression qu'il était figé par l'orgueil de son pouvoir. Mais Balian, le regardant avec attention, ne manqua pas de remarquer les cernes profonds qu'il avait sous les yeux et qui trahissaient bien des nuits sans sommeil et une immense fatigue. Derrière le trône, sur une estrade, étaient alignés les membres de l'élite des *khassakiyya*, ses gardes du corps. Leurs lourdes armures ne faisaient pas illusion : il était clair qu'aucun d'entre eux ne se considérait comme véritablement en service. Leur attitude était relâchée et certains,

même, ne se gênaient pas pour se caresser et s'embrasser ouvertement. Balian n'en fut pas surpris : on lui avait longuement parlé des mœurs efféminées de la cour des mamlouks et des commentaires indignés qu'elles suscitaient dans d'autres grandes villes arabes plus rigoristes. À la gauche du trône de Qaitbay était tendu une sorte d'écran de toile percé de nombreux orifices. Vane expliqua qu'il était destiné à cacher aux regards les femmes du harem royal : celles-ci, derrière la double protection de ce panneau et de leurs voiles, pouvaient ainsi assister aux festivités. À l'arrière-plan, Balian distinguait une mer multicolore de turbans et de coiffures coniques qui se balançaient au gré des mouvements de ceux qui les portaient. Chacun de ces couvre-chefs symbolisait une fonction officielle ou un rang dans la hiérarchie de la cour. Vane s'appliqua à en déduire l'identité des dignitaires présents. Outre le Porteur du Maillet Royal auquel il avait parlé, il y avait le Daouadar, ou Porteur de l'Encrier Royal, l'Armurier de Sa Majesté, le Vizir, le Grand Mufti, le Porteur de la Babouche, le Fauconnier Royal, le Cheik des Cheiks, le Premier Eunuque et de nombreux autres grands personnages de l'entourage du sultan. Parmi eux, de jeunes pages allaient et venaient d'une démarche gracieuse.

Dans l'Hippodrome apparurent d'abord des cavaliers qui se livrèrent à des joutes savantes, puis à des concours d'adresse en lançant contre des cibles humaines qui couraient en tous sens flèches et javelots. Après les cavaliers, ce fut le tour de joueurs de polo qui firent une démonstration de leurs talents. Suivit un lent défilé de derviches qui s'entaillaient la peau du fil de leur épée et se transperçaient les joues au moyen de longues aiguilles chauffées au rouge en psalmodiant le nom d'Allah. Ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, quand le soleil déclinait déjà à l'horizon, que la cérémonie de la circoncision proprement dite commença.

Le petit prince Bahadur, un des nombreux arrière-petits-fils du sultan, devait être circoncis en même temps que les fils de soixante-dix des plus puissants émirs mamelouks.

On vit alors entrer, sous la conduite d'un maître des cérémonies, ces soixante-dix enfants montés sur des poneys qui traversèrent lentement l'Hippodrome. Ils étaient couverts d'or et d'argent et habillés en petites filles. À la question de Balian, Vane répondit que c'était pour les mettre à l'abri du mauvais œil tant que l'opération rituelle n'aurait pas été accomplie.

Les jeunes princes furent suivis par soixante-dix barbiers en habits de parade accompagnés de leurs assistants, qui tous chantaient en chœur une mélodie à la gloire du Dieu unique. Le long de la procession couraient de petits pages qui portaient au bout de longues perches des objets étranges dont Balian fut incapable de deviner à quoi ils pouvaient bien servir.

À un bout de l'Hippodrome, on avait dressé des tentes où l'on fit pénétrer les enfants princiers. Autour, des musiciens jouaient des airs d'allure très martiale. Les femmes de l'assistance se mirent alors à pousser de longs ululements suraigus qui se mêlèrent au son des fanfares et aux chants de plus en plus exaltés des derviches. Si tout ce vacarme avait pour but de couvrir les cris des enfants, il n'y réussit point. Chacun imaginait soixante-dix lames acérées se levant et retombant, et soixante-dix prépuces sanglants. L'Hippodrome tout entier se mit à agiter les bras et à pousser des hurlements d'exultation. Ces manifestations de liesse et de triomphe durèrent un long moment, puis un coup de canon tiré de la Citadelle signala que la cérémonie était terminée. La foule se dispersa lentement. Les enfants, quant à eux, n'étaient pas ressortis des tentes.

– Demain à la première heure, nous rendrons visite au Père de Tous les Chats, dit Vane au moment de quitter

Balian. Soyez prêt à l'heure de la prière du matin. Je viendrai vous retrouver au caravansérail.

Il fit de la main un signe d'adieu et disparut.

Une petite foule était amassée à la porte, attendant que la garde la laissât passer.

– Ils contrôlent tout le monde aujourd'hui, dit quelqu'un.

On a annoncé que l'heure de la venue du Messie était arrivée.

– Mais comment fera-t-on pour le reconnaître ?

– C'est dans le livre.

Un doigt osseux désigna à Balian un paragraphe, et il lut :

Alors il parla, et dit : Le Messie sera un homme qui aura été totalement purifié par d'infinies souffrances.

Mais Il sera aussi un homme qui n'aura point été affaibli par la conscience de la souffrance.

– Mais soyez sans inquiétude, reprit la voix. Vous êtes un pèlerin et on vous fera passer par une porte dérobée.

Avec quelques autres, il se glissa par une petite ouverture à peine visible et ils parvinrent bientôt à l'Hippodrome. Là, il vit devant lui Catherine d'Alexandrie : les bras en croix, elle était attachée par une solide corde à une énorme roue qu'on avait inclinée contre un rocher de manière qu'elle fit face au soleil. Autour d'elle se tenaient des bourgeois cairotés, hommes et femmes, enturbannés ou voilés. Un soldat mamelouk, casqué et le visage dissimulé par un écran de fines mailles d'acier, sortit d'une sorte de fourreau qu'il avait suspendu à la ceinture un lourd marteau. Balian ne pouvait faire autrement que de regarder. Un vieil homme lui dit tout bas :

– Ce n'est qu'en méditant sur les plus extrêmes douleurs que tu te prépareras aux épreuves qui t'attendent – il ouvrit

une bouche édentée et se mit à rire, puis il ajouta : Moi, j'ai pour habitude de méditer sur ce qu'on doit ressentir lorsqu'on est jeté en pâture aux lions !

Le mamelouk se tourna vers le pavillon où trônait le sultan. Le marteau, dont il tenait le manche dans sa main droite, reposait sur la paume de sa main gauche. Un coup de claron se fit entendre. Aussitôt, le soldat leva l'instrument au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur un des genoux de la sainte. Balian entendit avec une étrange clarté le craquement des os écrasés qui traversa l'air chaud et embué, et presque au même instant le gémissement involontaire qui s'échappait des lèvres de l'assistance. Plusieurs fois le marteau se leva et retomba, écrasant une à une les articulations de la sainte. Poussée par la main du bourreau, la roue tournait sur son essieu en grinçant. Balian fut pris de vertige et la sueur lui coula dans les yeux. Il voulut s'essuyer le front du revers de la main, mais en faisant ce geste il s'aperçut que son poignet était attaché au moyen d'une paire de menottes à celui du vieil homme. Il entendit près de lui une voix qui murmurait :

– Allons ! C'est ton tour, maintenant !

Quelque chose de chaud et de flasque se colla à lui par derrière et lui enserra la taille.

Souleïka le secouait. Il était étendu dans sa maisonnette et elle était penchée au-dessus de lui, agenouillée, vêtue cette fois de soie jaune. Il lui semblait se réveiller après avoir été assommé.

– Je viens de faire un rêve affreux.

– Mais ici, du moins, tu es en sécurité. Avoir un mauvais rêve, c'est comme devoir partager la couche d'un homme qui vous dégoûte. Le mieux est d'éviter d'y repenser lorsque c'est fini.

Il y eut un silence. Quelque chose d'anormal était en train de se passer. Il en avait conscience, mais n'aurait su dire

précisément ce qui lui causait ce malaise. Elle lui demanda son nom. Mais quel était son nom ? Il n'en savait plus rien. Il sentit la panique s'emparer de lui, se tordit comme si des liens le retenaient cloué au sol et s'éveilla.

Battant des paupières, il se disait que cette fois il devait être vraiment réveillé. Il était sur le toit en terrasse du caravansérail. Du sang jaillissait de ses narines, coulait de sa bouche, il y en avait partout autour de lui. Vane le tenait par l'épaule et le secouait, tandis que de l'autre main il pressait un mouchoir contre son nez pour faire cesser l'hémorragie.

– Vous avez de la chance qu'on ait veillé sur vous cette fois, dit-il. Dès que vous ne saignerez plus, nous irons consulter le Père de Tous les Chats. Je suis resté à côté de vous depuis que nous sommes revenus de l'Hippodrome.

Balian fit un effort pour rassembler ses souvenirs, tandis que Vane poursuivait :

– Vous verrez : le Père de Tous les Chats ne vous décevra pas. Autant vous le dire tout de suite : je suis devenu son plus fidèle disciple.

Le Père de Tous les Chats les reçut, appuyé à une pile d'épais coussins, sur le toit en terrasse de sa maison. Le portier l'avait prévenu de leur visite et il les attendait, mais le petit pèlerinage de la veille l'avait apparemment épuisé et c'est à peine s'il fit un mouvement lorsque Vane lui expliqua en détail les symptômes de la maladie de Balian. Même, ses paupières semblaient s'alourdir et se fermèrent à demi comme s'il luttait contre le sommeil. C'était un vieillard décharné, au crâne complètement chauve, mais à la longue et broussailleuse barbe blanche. Il restait mollement appuyé à ses coussins, les bras croisés sur les genoux et le visage

tourné vers le ciel. Toutefois, il pencha un bref instant la tête et scruta Balian de ses yeux mi-clos. Balian put ainsi le regarder en face quelques secondes. La peau de ses joues était étrangement lisse et tendue sur les os, et le jeune Anglais eut l'impression d'avoir devant lui non une tête vivante, mais un crâne enveloppé de mince parchemin. Il ne se sentit guère rassuré. Le vieillard était entouré de chats bien nourris qui ne cessaient de ramper contre sa poitrine et le long de ses jambes. L'un d'entre eux, même, dormait sur son épaule. C'étaient des chats égyptiens, à la tête mince et au menton triangulaire.

Enfin, sortant de son apparente torpeur, il se mit à parler d'une voix sourde, chuchotante, s'adressant à Vane qui traduisait ses propos au fur et à mesure. Avant de se prononcer sur la maladie de Balian, il posa un grand nombre de questions sur ses habitudes, son mode de vie et ses croyances. Puis il réfléchit longuement – si longuement qu'on pouvait se demander s'il ne s'était pas endormi – avant de déclarer, d'une voix à peine audible, quel était son diagnostic. Le mal dont souffrait Balian, dit-il, était assez répandu dans les contrées très chaudes comme l'Égypte. On l'attrapait facilement – ce qui ne signifiait pas qu'il fût facile de le guérir. En tout cas, cela prenait toujours quelque temps.

– Mais demain, je dois être reçu par le Daouadar!

– Non, pas demain, c'est impossible. Après-demain, à la rigueur, ou le jour suivant. Le Père affirme que vous devez absolument passer une nuit ou deux sous son toit. Vous serez à la fois son patient et son hôte.

– Demain, il faut que je me présente au bureau du Daouadar, car j'ai besoin d'un laissez-passer pour me rendre au sanctuaire de Sainte-Catherine d'Alexandrie, sur le mont Sinaï. Je ne peux pas m'attarder au Caire.

– Pourquoi voulez-vous vous rendre au sanctuaire de Sainte-Catherine? Vous n'y trouverez rien du tout: il n'y a

là que du sable et des ossements desséchés. Oui, rien que du sable, de la poussière et quelques moines crasseux et ignorants.

L'insistance de Vane ne fit qu'ajouter au malaise de Balian.

– Mais j'ai promis ce pèlerinage à sainte Catherine et je le lui dois ! Elle m'a sauvé la vie lors du siège d'Artois. J'ai fait le vœu d'aller prier dans son sanctuaire, et il est de mon devoir de chrétien et de gentilhomme d'honorer ce vœu.

– Voyons, mon jeune ami, soyez un peu raisonnable ! Vous n'êtes pas en état de faire la queue pendant des heures devant le bureau du Daouadar. Vous êtes malade ! Quant à votre vœu, vous avez eu l'intention sincère de l'honorer, et c'est bien suffisant. D'ailleurs, qui vous dit que vous ne vous rendrez pas au sanctuaire de Sainte-Catherine en rêve, ou qu'elle-même ne viendra pas vous visiter pendant votre sommeil ?

Un frisson parcourut l'échine de Balian. L'ombre avait peu à peu envahi le toit de la Maison du Sommeil, et maintenant il faisait froid. Le vieil homme, quant à lui, ne prêtait apparemment aucune attention à leur dialogue : les yeux levés au ciel au point d'en être presque révoltés, il sifflait entre ses lèvres une étrange et lancinante mélodie, et ses mains tremblaient devant lui comme s'il jouait d'une mandoline invisible. Vane poursuivit :

– Si vous saignez comme cela toutes les nuits, vous serez mort bien avant d'atteindre le Sinaï. Il n'y a que dans une grande ville comme Le Caire que vous pourrez trouver un homme aussi savant que le Père de Tous les Chats. Personne ne connaît mieux que lui les maladies du sommeil. Si vous partez dans le désert, la caravane vous abandonnera. Vos compagnons vous considéreront comme un fardeau dont le mieux est de se débarrasser. Ils se diront que vous êtes une victime du mauvais œil et que de toute façon vous êtes condamné à mourir. Mais mon grand ami, lui, ne

craint pas le mauvais œil (et son bras entourait précautionneusement les épaules du Père), il n'a rien d'un charlatan et vous pouvez lui faire toute confiance.

Les lèvres du vieil homme dessinèrent un sourire qui était plutôt un rictus, et Balian décida *in petto* que Vane et lui étaient certainement tous deux des charlatans et selon toute vraisemblance des gens fort dangereux. Mais Vane continuait :

– Le Père de Tous les Chats a étudié toute sa vie les multiples formes de perturbation du sommeil : les troubles légers, comme parler en dormant ou souffrir d'énurésie ; les pollutions nocturnes ou les accès de somnambulisme ; et d'autres, plus graves, comme les cauchemars obsessionnels, la catalepsie, la catatonie, les rêves blasphématoires, ainsi que les huit catégories de rêves proscrites par l'Ikhwan al-Safa. Il connaît tout cela sur le bout des doigts.

– Et ma maladie à moi, quelle est-elle ?

– Aucune de celles que je viens d'énumérer.

Le Père et Vane se mirent à scruter Balian. Il lui sembla que le regard qu'ils posaient sur lui était volontairement énigmatique.

– Mon ami a demandé tout à l'heure si vous aimeriez visiter sa maison, dit Vane.

Balian acquiesça.

– Alors, descendons.

D'abord, Balian se demanda avec perplexité pourquoi Vane et le Père souhaitaient qu'il fit le tour du propriétaire : qu'y avait-il donc d'intéressant à voir dans cette maison ? Strictement rien, semblait-il. Certes, elle était vaste et dominait celles du quartier, mais toutes ces grandes salles vides au crépi jauni par le temps se ressemblaient vraiment beaucoup. Il y avait bien quelques meubles dans quatre ou cinq d'entre elles, mais en très petit nombre et surtout absolument ordinaires : des tables basses, des poufs, de minces